Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 6 (1963)

Heft: 3

Artikel: Strindberg et la Suisse

Autor: Edqvist, Sven-Gustaf

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869848

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

STRINDBERG ET LA SUISSE

« L'arrivée en Suisse marque une date dans l'histoire de l'évolution de son âme. » C'est dans l'œuvre autobiographique, *Le Fils de la Servante* (Tjänstekvinnans son) que nous trouvons cette phrase, en tête du chapitre intitulé *Rousseau*. Le rousseauisme est un élément important de la vie spirituelle de Strindberg, surtout dans les années quatre-vingt, et la Suisse, qui fut en quelque sorte à ses yeux l'incarnation de cette philosophie, eut une signification encore plus grande pour lui. Pendant quelques années importantes de sa vie, le milieu suisse exerça sur lui une influence inspiratrice. Il y trouva idées, ambiance, réalité concrète et personnages, dont il se servit ensuite pour plusieurs ouvrages. C'est là qu'il vécut ce qu'il allait considérer parfois comme la meilleure époque de sa vie inquiète et tourmentée. Vouloir tracer un aperçu général des années que Strindberg passa en Suisse semble donc bien fondé [1].

Au cours de l'automne 1883 — sa première arrivée en Suisse date de janvier 1884 — Strindberg a séjourné en France, principalement à Paris. Il y a fréquenté avec assiduité ses amis scandinaves, artistes et écrivains, en premier lieu les deux Norvégiens célèbres, Jonas Lie et Björnstjerne Björnson. Mais le séjour parisien n'a guère eu sur son tempérament instable une influence bienfaisante. Le manque de coordination dans ses projets littéraires, le mauvais état de ses affaires, des ennuis de ménage et de logement l'assombrirent. Rien d'étonnant à ce que son penchant déjà marqué pour les théories de Jean-Jacques se soit accusé davantage, ainsi qu'en témoigne le remarquable poème

---

[1] Ce sujet n'a été traité jusqu'à présent que sommairement. Citons l'article de Lucien Maury, *Strindberg et la Suisse* dans le *Journal de Genève,* 1. 1. 1922, et celui de Thomas Widmer, *Strindberg in der Schweiz* dans la *Neue Schweizerische Rundschau,* 1941-1942, pp. 712-719.

en vers libres intitulé *Nuits d'un somnambule en plein jour* (Sömngångarnätter på vakna dagar), qu'il écrivit à cette époque.

Par son voyage en France, Strindberg s'était plus ou moins exilé — c'est ainsi qu'il l'éprouvait lui-même. Il convient donc de s'attarder quelques instants sur les causes qui avaient conduit un jeune auteur plein de promesses à quitter sa patrie et à chercher à l'étranger un milieu propice à son activité littéraire.

Le premier chef-d'œuvre de Strindberg, *Maître Olof* (Mäster Olof), drame dont l'action se déroule à l'époque de la Réformation, date déjà de 1872. On ne peut cependant considérer cette œuvre comme celle qui fit percer son auteur, vu que cette pièce ne fut jouée que dix ans plus tard. Aussitôt terminée et offerte au Théâtre Royal de Stockholm, elle avait été refusée pour son radicalisme, tant du point de vue politique qu'esthétique. Strindberg dut s'essayer à d'autres métiers, et pendant les premières années qui suivirent, il s'attaqua au journalisme. Il devait y rencontrer d'énormes difficultés, bien entendu. Jeune et rétif de tempérament, il donnait souvent libre cours à des opinions qui divergeaient par trop de celles professées tant par les personnes qui le chargeaient du travail que par le public auquel ce travail était destiné. Dès 1875, lorsqu'il reçut des appointements d'adjoint à la Bibliothèque Royale de Stockholm, son existence se stabilisa un peu. A côté de la routine journalière de ses travaux de bibliothécaire, Strindberg eut une vie active de journaliste, d'historien de la civilisation et d'homme de lettres ; mais rien de tout cela ne laissait deviner l'envergure de son talent.

Sa véritable grandeur ne se révéla qu'en 1879, lors de la publication de *La Chambre rouge* (Röda rummet), un roman de critique sociale. Dans ce roman, Strindberg attaque sur toute la ligne, en la criblant de pointes satiriques, la société suédoise de l'époque, qu'il dépeint comme minée par une bureaucratie démesurée, des opérations financières sans scrupules et l'exercice d'une charité hypocrite. Tout en tirant des révérences à l'auteur pour son esprit et la verve de son style — « le Zola suédois » fut le titre honorifique qu'on lui attribua — les critiques condamnèrent les tendances radicales du roman. Au lieu de dépeindre la réalité, on était d'avis que Strindberg en avait fait une caricature.

L'accueil fait à ce livre augmenta chez Strindberg le sentiment qu'il éprouvait déjà d'être en opposition avec la société consacrée de son époque. Quoiqu'il se fût concentré quelque temps sur des travaux sur la civilisation — occupation indiquée pour un bibliothécaire — il ne put, même dans ce domaine, s'abstenir de donner libre cours à ses idées démocratiques et révolutionnaires. Ainsi *Le Peuple suédois*

(Svenska folket i helg och söcken), l'œuvre maîtresse de Strindberg dans ce genre, est conçue du point de vue du peuple ; les hommes en place revêtent souvent le caractère d'oppresseurs et d'exploiteurs. Du fait que son attitude radicale excluait tout compromis, la situation de Strindberg devint de plus en plus intenable dans les milieux conservateurs qui dirigeaient la Suède d'alors. A Georg Brandes, auteur politique radical (frère du critique littéraire Edvard Brandes, le plus connu des deux) avec qui Strindberg venait de contracter des liens d'amitié, il écrivit en toute franchise, en juin 1881, une lettre où il étale ses idées politiques révolutionnaires :

> « Quand j'aurai terminé mon histoire de la civilisation suédoise qui démasquera toute la nation, je m'exile à Genève ou à Paris et me fais écrivain pour de bon. Pas homme de lettres simplement, mais un auteur qui écrit ce qu'il lui est défendu de dire, et sans ménagements ! Je ne crois pas aux demi-mesures politiques, je crois à la stupidité et à la malédiction de la culture et à un renouveau par le retour à la nature ; à l'abolition des villes ; au morcellement de l'Etat en communes et sans chef, car aucun chef n'est tolérable, fût-il roi ou président. Les nihilistes, voilà le peuple auquel j'appartiens ! Il me faut prendre contact avec eux ! » (II : 267).[1]

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un auteur radical — qui, en plus, s'est déclaré à maintes reprises sympathisant de la Commune — veuille aller à Paris. Mais l'autre solution envisagée par Strindberg, Genève, demande une explication. Un rapprochement entre la mention de cette ville et la déclaration de solidarité avec les nihilistes faites dans la même lettre semble tout indiqué. On appelait couramment « nihilistes » les révolutionnaires russes qui, dès le milieu du siècle dernier, combattaient le tsarisme. Leur programme visait plus ou moins à dissoudre la société et à établir une fédération anarchiste, mais les moyens qui devaient en permettre la réalisation variaient. Vers la fin des années 1870 le mouvement, qui avait d'abord eu le caractère d'une propagande pacifique, passa définitivement à la terreur exercée par le feu et la dynamite. En même temps, c'est sur la

---

[1] Nous renvoyons aux œuvres complètes de Strindberg dans l'édition de *John Landquist* en indiquant en chiffres arabes le tome et la page ; à la correspondance éditée par *Strindbergssällskapet* en indiquant le tome en chiffres romains et la page en chiffres arabes.

personne du tsar que l'on s'acharna. Après plusieurs tentatives vaines, Alexandre II fut assassiné le 13 mars 1881.

Toute cette activité fut naturellement réprimée et condamnée, et les prisons russes regorgèrent de détenus pour cause politique. Ces détenus étaient souvent des étudiants et des étudiantes idéalistes. Nombreux furent ceux qui réussirent à s'évader à l'étranger et de véritables colonies de réfugiés se formèrent dans les capitales de l'Europe occidentale. La neutralité helvétique était considérée comme une protection particulièrement efficace. Genève devint un point stratégique de première importance, et c'est de cette ville que l'essentiel de la propagande fut dirigé sur la Russie. Déjà au cours des années 1860, Bakounine avait fait de Genève le siège principal de sa confraternité internationale, et à partir de 1872, du fait que Krapotkine s'y installa, cette ville devint à un plus haut degré encore un centre anarchiste. En 1884, les réfugiés russes y exerçaient toujours une grande activité. C'est d'ailleurs l'année où la colonie semble avoir été particulièrement nombreuse.

Le Strindberg de *La Chambre rouge* (Röda rummet) se sentait apparenté de cœur et d'esprit aux nihilistes, et ce sentiment se fortifia après 1882 lorsqu'il défia l'opinion publique par ce qu'il a appelé «une nouvelle décharge contre la société». C'est ainsi qu'il caractérise un recueil de satires contre la société de son temps qui a pour titre *Le Nouveau Royaume* (Det Nya Riket) et pour sous-titre «descriptions de l'ère des attentats et des jubilés». Par ses écrits — ses «attentats» — il se considérait comme un hors-la-loi en Suède et, de même qu'aux nihilistes russes, la seule solution possible pour lui était l'exil.

Les premiers projets d'un voyage en Suisse sont donc chez Strindberg le résultat de ses sentiments de solidarité avec les nihilistes russes établis à Genève et de sa sympathie pour eux. On a toutes les raisons de croire que les mêmes motifs jouèrent lorsqu'il décida, en automne 1883, que Paris lui était devenu intolérable et qu'il partirait pour la Suisse. Dans *Le Fils de la Servante* (Tjänstekvinnans son) où, il ne faut pas l'oublier, les souvenirs sont teintés après coup de rousseauisme, l'auteur donne d'autres motifs : « Johan éprouvait une nostalgie de la solitude pour démêler son moi froissé par les esprits forts. Une débilité croissante et une nostalgie indéfinissable de quitter le luxe de la ville pour les délices d'une nature grandiose auxquelles s'ajoutèrent les conseils de son médecin, voilà les raisons pour lesquelles il se décida à la dernière minute à partir pour la Suisse » (19 : 203). [1]

---

[1] « Johan » est l'alter ego de Strindberg. « Les esprits forts » sont évidemment Björnson et Lie.

Ce fut vers le milieu de janvier 1884 qu'ils arrivèrent à Ouchy, lui, sa femme Siri et leurs filles Karin et Greta ainsi que la bonne d'enfants, Eva Carlsson. Il fit part de ses premières impressions à ses amis écrivains de Norvège dans une lettre enthousiaste, dont voici le début :

> « Voici une lettre à vous deux sur papier rose, écrite sur une table d'où la vue s'étend sur le lac Léman bleu, sur la Savoie, le Mont-Blanc, le Clarens de Jean-Jacques et Montreux. Et même, si j'exerçais bien mes yeux, j'arriverais à voir les nihilistes de Genève.
> » Bénie soit l'idée qui m'a fait venir ici ! Réfléchissez-y : je n'avais jamais vu les Alpes ! Après un affreux passage matinal du Jura, dans un tourbillon de neige, nous sommes descendus dans les vallées de la Suisse ensoleillée. Nous avons cru voir des nuages d'abord, mais en nous rendant compte qu'il s'agissait de montagnes, nous avons été pris d'un saisissement : ma femme pleura tandis que je courais dans le compartiment comme un écureuil, essayant de voir par les deux portières en même temps.
> » Venez dire maintenant que Strindberg ne sait pas reconnaître ce qui est grand ! Cette nature est grandiose, si grandiose que l'homme infime n'est pas encore arrivé à la démanteler en dépit de la bonne volonté qu'il y met.
> » Il fait chaud ici, l'air est divin.
> » Nous avons pris pension dans un chalet chez de braves gens taciturnes et nous payons le prix invraisemblable de 12 francs par jour pour toute la famille. Par suite je me sens le droit de m'offrir une heure d'équitation par jour pour le prix modique de 3 francs. Si j'ajoute à ceci de l'eau froide chaque matin, mes nerfs seront rétablis sous peu de l'expédition parisienne.
> » On dirait que l'esprit de Rousseau plane sur cette belle contrée. A table, nous avons la compagnie d'une famille espagnole ; la mère donne le sein en public à son marmot. Deux Tyroliennes (qui connaissent Björnson) n'irritent guère en jouant la comédie ou en menant une conversation mondaine. Les filles de la maison servent à table. Le plaisir est encore augmenté par des vérandas auxquelles les trois chambres donnent accès et où l'on peut fumer une pipe » (IV : 20).[1]

---

[1] Quelques jours plus tard, il envoya une lettre d'à peu près le même contenu à son ami l'artiste suédois Carl Larsson, mais cette lettre est de plus illustrée (IV : 24).

Pour une raison inconnue, Strindberg fut porté sur les rôles de recensement de Lausanne comme rentier russe. Le « Chalet » qu'il habitait était situé 123, avenue d'Ouchy — la maison existe toujours — et il appartenait à Eugène et Henriette Bernard. Les Tyroliennes dont il est fait mention étaient Anna et Maria Grobner ; le chef de la famille espagnole, un négociant du nom de Charles Boch. Complétons la description de la vie quotidienne au « Chalet » par un passage tiré d'un manuscrit jusqu'à présent inédit. C'est un recueil d'annotations portant le titre *Diverses impressions de la Suisse* (Ett och annat om Schweitz) qui devait servir de base pour une conférence que Strindberg avait eu l'intention de faire dans une société de tempérance lors de sa visite en Suède en 1884 :

> « Bernard : ancien inspecteur des chemins de fer, propriétaire du Chalet valant 50 000 cour. Père de famille ; il se lève à 5 hs, achète le pain, le lait et brosse mes vêtements et mes chaussures. Allume le feu dans la cuisine. La mère et les filles se lèvent à 8 hs. Savent le français, l'allemand, l'anglais ; jouent du piano mais balaient également, font les lits, frottent le plancher, lavent la vaisselle. Bernard, capitaine dans l'armée, est mon professeur de langues. Je le rencontre en ville lorsqu'il revient du marché, un panier au bras. Il me conduit chez un avocat, président du Cercle littéraire de Lausanne. Il me conduit également chez le général pour me faire visiter les casernes. Est reçu partout avec égards, en dépit de son panier de viande et de légumes. »

En 1884, le président du Cercle littéraire de Lausanne était Aloys van Muyden. La bibliothèque du Cercle possédait déjà à cette époque des fonds importants et Strindberg pouvait y lire les principaux journaux et les principales revues de l'Europe. Il fut introduit dans la société au début d'avril 1884 par un monsieur Vallotton. [1]

Ce fut aussi l'époque où naquit le fils de Strindberg, Hans (plus précisément tôt le matin du 3 avril) « au chant des oiseaux et au lever du soleil par-dessus les Alpes », ainsi qu'il l'écrivit en père orgueilleux au peintre Carl Larsson.

Les débuts en Suisse semblent avoir été heureux — du moins si l'on s'en tient à l'autobiographie de Strindberg. Nous y trouvons des descriptions ravies d'un Ouchy paisible, de promenades solitaires sur

---

[1] Voir Procès-Verbaux du comité du Cercle littéraire de Lausanne, 9. 4. 1884. Ce cercle existe toujours, installé depuis 1819 dans une belle maison située place Saint-François au centre de la ville.

les rives du Léman, de la vue sur les Alpes savoyardes de l'autre côté du lac : « Une paix dominicale planait sur tout et les jours s'écoulaient semblables les uns aux autres et se confondaient dans un dimanche interminable... Il (Johan) avait l'impression que tout ce qu'il avait vécu et pensé était dans le creuset et n'attendait qu'un moule pour se refondre. » La fin de la citation fait allusion au grand essai que Strindberg a écrit au cours de ses premières semaines passées en Suisse, intitulé *Sur le mécontentement général ; causes et remèdes* (Om det allmänna missnöjet, dess orsaker och botemedel), dans lequel il passe en revue la société moderne et les inconvénients qu'il lui trouve. L'essai se termine par des recommandations à la J.-J. Rousseau.

Plus d'une indication laisse croire, cependant, que sa vie n'était pas toute de paix. Dans une lettre à Björnson et Lie du début du mois de février, il insiste toujours sur les beautés d'Ouchy : « Mais l'antagonisme entre la paix bucolique de l'endroit et mes déchirements intérieurs me rend mélancolique » (IV : 39). De la lettre précitée aux mêmes, il s'ensuit qu'à l'arrivée de Strindberg la région n'avait pas un caractère idyllique seulement, bien au contraire : « On était en plein dans une méchante campagne électorale : proclamations à tous les murs, listes de candidats, caricatures » (IV : 22). Il venait de tomber dans les élections à l'Assemblée constituante, élections qui ne furent pourtant pas plus dramatiques cette année-là à Lausanne qu'à d'autres occasions.

Dans la partie préliminaire de l'essai *Sur le mécontentement général* (Om det allmänna missnöjet), Strindberg essaie de prouver qu'il existe des sujets de plainte même dans la Suisse calme et stable. Un cordonnier se déclare mécontent du triomphe du parti conservateur et d'une bureaucratie onéreuse ; dans les règlements policiers de la ville de Lausanne, Strindberg trouve des arrêts qui accusent un souci mesquin de l'ordre et qu'il cite en les accompagnant de commentaires ironiques : prescriptions pour le soin des tombes, le cirage des chaussures aux coins des rues, l'abattage du bétail et la circulation sur les rampes rapides. La Suisse offre des « échantillons de mécontentement de toutes sortes. S'il en est ainsi pour le plus jeune arbre de l'Europe, que ne serait-ce pas pour tous les arbres secs ? » Les améliorations qu'il voudrait apporter se résument en trois « remèdes » : 1° une répartition du travail par unités plus petites ; 2° une démocratie autocratique (*self-government*) ; 3° la désindustrialisation, c'est-à-dire le retour à la terre et le « refoulement de tout luxe ».

Strindberg ne tarda pas à se sentir isolé à Ouchy — il lui était en général difficile de rester longtemps en place — et il se mit à pro-

jeter un voyage en Italie, pays qu'il n'avait pas encore visité. Peut-être espérait-il rencontrer Ibsen à Rome ? Mais ce qui l'incitait à ce voyage a certainement dû être le désir de voir le pays dont les louanges ont tant de fois été chantées. Il avoua être parti en attendant beaucoup du voyage, mais il y a lieu de soupçonner qu'il était résolu dès le début à « dévoiler » combien sont mensongères les phrases généralement émises au sujet de l'Italie ; du moins en fut-il ainsi. Déçu par le pays, le climat et le peuple, il revint en Suisse sans avoir atteint Rome. Rentré à Ouchy, il fit pour un journal suédois le récit du voyage dans quelques articles qui se terminent par cette phrase : « Puis je revins à mon nouveau foyer sur le lac Léman, où l'air est froid mais pur, où les gens sont plus contents de leur sort et plus aimables qu'ailleurs du fait que l'échelle des valeurs chez eux est autre, où la sincérité des hommes rend la vie en commun plus humaine, ce que j'attribue au phénomène d'une société qui n'est pas gouvernée par un mensonge auquel personne ne croit mais que tous, pour leur malheur, ont intérêt à vénérer [1]. Me voici de retour en Suisse, pays que j'estime comme numéro... deux ! » (16 : 291 s.). En dépit de tout, Strindberg ne parvenait pas à rompre les liens qui l'unissaient à sa patrie. Pendant les années passées à l'étranger, il souffrit continuellement du mal du pays et ce fut surtout pour Kymendö, l'île de l'archipel de Stockholm où il avait passé d'heureux étés comme étudiant au début des années 1870 et, plus tard, comme jeune père de famille, qu'il éprouvait de la nostalgie.

Son patriotisme était toujours vivant, il le concevait seulement plus en largeur depuis son retour de l'Italie : car la Suisse a surtout eu une grande signification pour son orientation internationale. Certaines réflexions sur la décentralisation du pouvoir et sur l'idée fédérative, élaborées dans un sens national dans *Sur le mécontentement général* (Om det allmänna missnöjet), furent reprises dans un sens international dans l'essai intitulé *Caractère national, caractère suédois* (Nationalitet och svenskhet) écrit au début d'avril 1884. L'auteur y chante les louanges de la Suisse, preuve vivante que l'idée magnifique des Etats-Unis d'Europe est réalisable en dépit de la diversité des langues. Le secret de l'unité helvétique par-delà les frontières de chaque canton réside, selon Strindberg, dans le fait que chaque canton reste autonome. « Voilà la raison pourquoi l'Europe fuit en Suisse dès qu'il s'agit d'entreprendre une chose pour le bien de l'humanité, voilà la raison pourquoi la question d'Alabama fut tranchée à Genève

---

[1] Strindberg fait ici allusion aux souverains en général et au monarque suédois en particulier.

et c'est encore la raison pourquoi l'Union générale des Postes et des Télécommunications siège à Berne et, finalement, pourquoi la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté — la plus belle pensée de l'humanité et de ce siècle, qui recèle justement les Etats-Unis d'Europe — siège à Genève » (16 : 148). La Ligue en question fut fondée en 1867, entre autres par Victor Hugo et Garibaldi ; tout en ayant des idées vaguement utopiques, elle aspirait à réaliser les Etats-Unis d'Europe. L'organe de presse de la Ligue s'appelait précisément *Les Etats-Unis de l'Europe* et paraissait à Genève. A l'époque où Strindberg séjournait en Suisse, elle était dirigée par la suffragette Marie Goegg qui allait servir de modèle pour le principal personnage de la nouvelle *La plus forte* (Den Starkare), laquelle figure dans la seconde partie de *Mariés* (Giftas).

Au moment d'écrire *Caractère national, caractère suédois* (Nationalitet och svenskhet), Strindberg n'était pas encore entré en contact direct avec le mouvement pacifiste. Cela allait bientôt se faire : sur sa propre demande, il fut inscrit comme membre de la Société pacifiste suédoise. Un des dirigeants de cette société était Hjalmar Branting, ami personnel de Strindberg et plus tard fondateur du parti ouvrier social-démocrate suédois et premier ministre. Branting pria Strindberg de représenter la société pacifiste à un congrès qui devait avoir lieu à Berne au mois d'août. Strindberg commit l'erreur de croire qu'il s'agissait d'un congrès organisé par la Ligue de la Paix et de la Liberté, tandis que la société organisatrice était en réalité une société plus jeune et moins connue, ayant son siège à Londres : The International Arbitration and Peace Organisation. La confusion relevait peut-être du fait que le congrès de la Ligue devait se tenir au mois de septembre dans la même ville. D'ailleurs Strindberg arriva en retard : les délibérations étaient terminées ; il ne restait que la réunion de fin de congrès à laquelle il put prendre part. Mais une fois à Berne, il visita la cathédrale, à la recherche de l'inspiration dramatique pour une pièce à laquelle il songeait alors et qui devait s'intituler *Méphistophélès*. Cette pièce ne fut jamais écrite.

Dans *Remords* (Samvetskval), la meilleure des nouvelles de Strindberg, écrite vers la fin d'avril 1884, nous retrouvons des pensées à tendance pacifiste et l'idée d'une Europe fédérative, en dépit des différences de nationalités, avec la Suisse pour modèle. Cette nouvelle est centrée sur l'antithèse rousseauiste : d'un côté l'homme ordinaire, l'homme naturellement bon et simple ; de l'autre, l'homme social que son éducation et d'autres influences « mésologiques » pernicieuses ont rendu mauvais. Cette dualité remonte loin dans la production littéraire de Strindberg et la pénètre profondément ; il venait

d'en esquisser les contours dans *Sur le mécontentement général* (Om det allmänna missnöjet).

Le héros de *Remords* (Samvetskval) est le lieutenant prussien von Bleichroden qui, pendant la guerre de 1870, souffre de tourments de conscience du fait qu'il se voit obligé de laisser fusiller des francs-tireurs prisonniers, parce que le gouvernement prussien refuse de les considérer comme des combattants réguliers. L'intensité avec laquelle il joue son rôle au cours de l'exécution, et le choc qu'il en éprouve ensuite, produisent un dédoublement de sa personnalité qui le mène à la schizophrénie.

Bleichroden est soigné dans un asile au-dessus de Lausanne où, en contact avec les beautés naturelles du lac Léman, il retrouve la raison. Avec beaucoup d'éloquence, son médecin chante les louanges de l'endroit, citant de nombreux personnages qui ont retrouvé la paix de l'âme et les forces physiques sur les bords du Léman : Rousseau, Voltaire, Mme de Staël, Byron, Hugo, etc. Cette manière de faire valoir les vertus curatives des beautés naturelles de la Suisse sur l'homme blessé par la culture et la vie en société, est un parallèle à la thèse antérieurement élaborée par Strindberg dans *Sur le mécontentement général* (Om det allmänna missnöjet) selon laquelle il n'y aurait point de remède aux contre-façons imposées par la société hormis un retour à la vie agreste. L'antagonisme entre la culture (la société) et la nature avait été illustré dans l'essai par l'opposition entre la ville et la campagne ; un autre point que les deux œuvres ont en commun est la thèse de Rousseau au sujet de la bonté de l'homme en tant qu'individu et de sa méchanceté dès qu'il fait partie d'une collectivité. Cette thèse sert dans *Remords* (Samvetskval) à expliquer pourquoi les Suisses sont les gens les plus paisibles du monde, tandis que, dans *Sur le mécontentement général* (Om det allmänna missnöjet), elle montre comment le citadin, à cause d'un contact plus intime avec ses semblables, est plus « méchant » que l'homme de la campagne.

Mais avant l'introduction de ces raisonnements abstraits dans la nouvelle, la situation concrète a d'abord été bien définie : la femme de von Bleichroden se trouve à Lausanne où elle attend la guérison de son mari. Elle est enceinte, et au cours d'une marche fatigante sur le chemin qui monte à l'asile, elle est saisie des douleurs de l'enfantement. Un « brave passant suisse » prend pitié d'elle et va quérir une voiture. Un cri délirant, poussé par son mari qui se croit guéri, a indirectement provoqué les douleurs. En entendant ce cri elle a cru qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui et en a eu une commotion. Mais Bleichroden, après sa guérison, s'installe en Suisse : « Il ne pouvait

s'arracher à ces beautés naturelles qui l'avaient mené dans un monde autre, bien plus beau que celui qu'il avait quitté «» (15 : 224). Quelques années plus tard, la situation politique s'étant aggravée, il est appelé sous les drapeaux ; il hésite à rentrer en Allemagne ; sa femme lui conseille de se naturaliser, de se faire citoyen helvétique pour n'être l'ennemi d'aucune nation. « M. von Bleichroden trouva la solution si heureuse qu'il voulut aussitôt s'enquérir des formalités pour acquérir la nationalité suisse. Jugez s'il fut étonné et heureux lorsqu'il apprit qu'il avait déjà accompli toutes les conditions nécessaires pour devenir, sans délai, citoyen helvétique (car en Suisse il n'est pas question de « sujet » !), vu qu'il avait déjà vécu deux ans dans le pays. — A présent M. von Bleichroden est Suisse naturalisé et quoique ce fait le rende très heureux il souffre encore, même si cela arrive moins fréquemment, de conflits de conscience. » C'est là la fin de la nouvelle.

Le milieu suisse — ou plutôt celui d'un asile suisse — est fidèlement calqué sur la réalité, ainsi que Strindberg l'affirme dans une lettre à Lie : « Tout est rendu d'après nature, jusqu'à ce cri infernal que j'ai entendu et cru venir d'une locomotive ! — Trouver l'église et la société de l'avenir dans un asile : est-ce possible ! Le monde serait-il devenu fou ? » (IV : 185). Nous savons de source sûre qu'il s'agit ici de l'ancien asile d'aliénés de Lausanne, installé à cette époque dans les bâtiments situés au Champ de l'Air, au Bugnon, au haut de la colline de Martherey. La maison, il y a quelques années, a été démolie pour faire place à une Ecole de médecine moderne. On peut se demander ce que Strindberg a voulu dire par « église et société de l'avenir ». C'est certainement une allusion à la partie de la nouvelle qui rapporte une curieuse cérémonie syncrétiste qui a lieu dans la salle de réunion de l'asile décrite en détail par Strindberg : on y trouve une abside avec des vitraux en couleur, une stalactite qui sert de fontaine, des ornements végétaux aux murs, et sur le petit côté de la salle, vis-à-vis de l'abside, une couronne immense à l'intérieur de laquelle le mot « Noël » est composé avec des branches de sapin. Quelqu'un est en train de jouer à l'orgue un choral en majeur et un homme sans ornements sacerdotaux prononce doucement des paroles sur les vérités les plus simples du christianisme : l'amour du prochain et du monde entier conçu comme un seul peuple. « Ici, côte à côte, étaient assis des catholiques de l'Eglise romaine, des orthodoxes, des luthériens, des calvinistes, des zwingliens, des anglicans ; et tous pensaient les mêmes pensées sur le même Dieu qui les unissait » (15 : 212). Pluieurs détails de cette description du milieu extérieur ont pu être confrontés avec la réalité, mais d'autres restent assez énigma-

tiques. Il est vraisemblable que la fantaisie de Strindberg aura enjolivé les données concrètes.

Vers la fin de mai, Strindberg se sentit gêné à Ouchy par la chaleur et décida de partir pour la montagne. Le 20 juin, la famille s'installa à l'Hôtel Victoria à Chexbres, et dans les lettres que Strindberg envoya en Suède, les éloges de l'endroit ne tarissent pas :

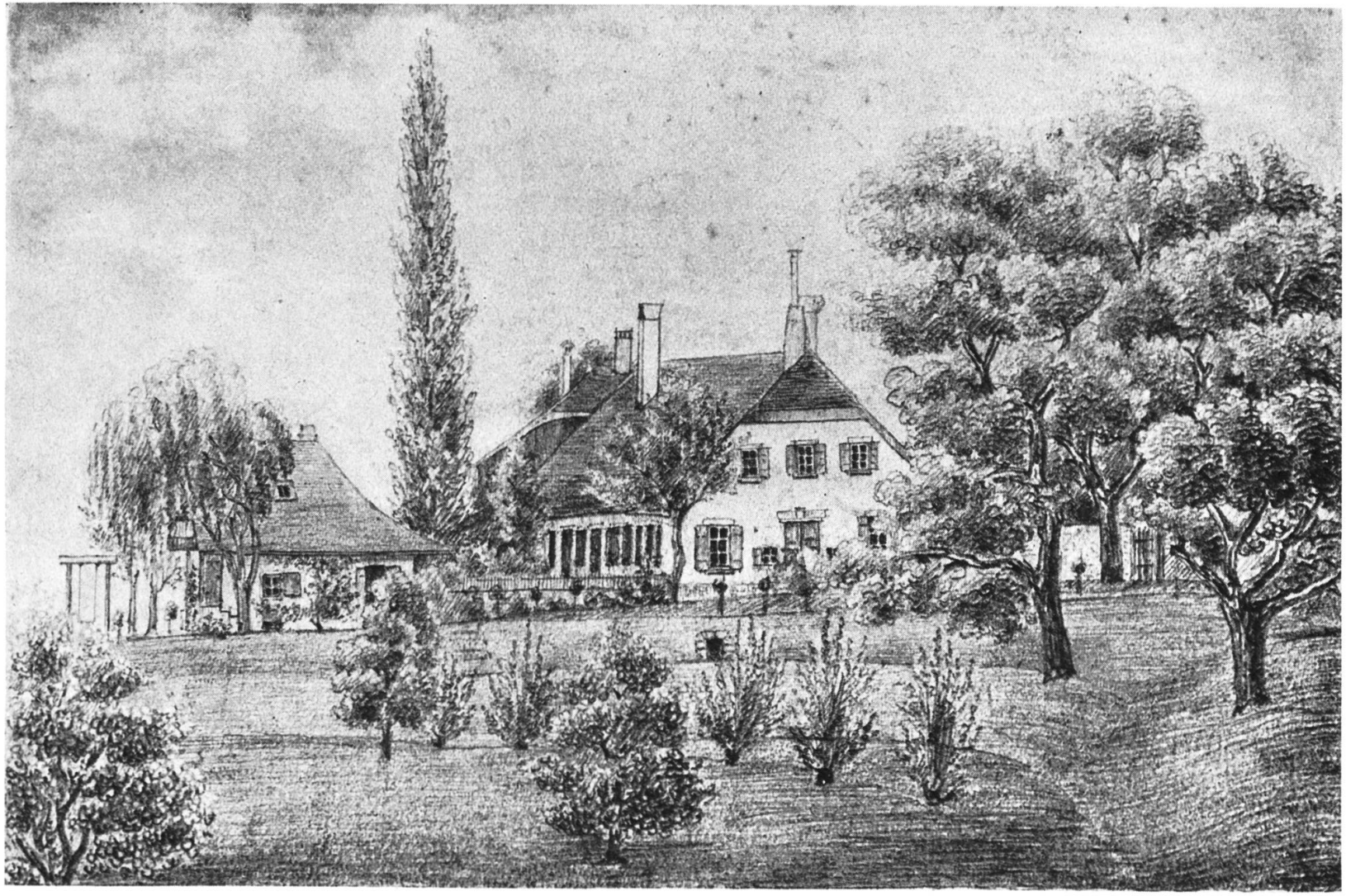
> « Voici le paradis retrouvé. Une « Cosmopolie », une « Atlantie » ... la vue ne se laisse pas décrire, encore moins peindre. Si tu veux me voir, je serai heureux de t'avoir ici deux jours avant que je ne m'attelle à un nouveau travail ! ... J'aimerais bien avoir un témoin sur la grandeur de la Suisse, surtout après avoir ronchonné au sujet de l'Italie. Etre assis avec une température de 30 degrés au-dessus de zéro parmi les roses, les acacias et les lauriers et regarder la neige fraîchement tombée sur les crêtes, avoir une douche d'eau froide dans la maison, c'est fantastique ! Il y a trente pensionnaires ici et on parle quatre langues. J'ai deux maîtresses (au sens féminin de maître, ajoute Strindberg dans une note) avec qui parler français, l'une pour le matin, l'autre pour le soir » (IV : 247).

Dans l'essai *Le retour au pays du procès* (Kvarstadsresan) écrit en 1884 et qui résume les impressions de la première année passée en Suisse, Strindberg décrit encore le même milieu. Ici également, il est question en termes exaltés de la fréquentation paisible à l'hôtel entre gens de nationalités différentes. Il s'arrête surtout à leur tolérance religieuse qu'il attribue au fait que ces personnes sont conscientes de se trouver en pays neutre :

> « On a le droit de mettre en doute la divinité du Christ sans pour cela perdre ses droits civiques. La Suisse ne connaît pas d'Eglise d'Etat qui protège les classes privilégiées. Et, en dépit de sa réputation d'être stationnaire, elle a réformé ses églises. Du calvinisme elle a aboli la doctrine de la prédestination ; ses prêtres catholiques ont le droit de se marier. Oui, on a même aboli la divinité du Christ dans le protestantisme, et l'unitarisme est prêché dans les cathédrales. Pourquoi la Suisse a-t-elle moins de soucis que les autres pays ? Parce qu'elle a su mieux que les autres garder une vie saine et, par suite, il y a moins de causes de soucis » (17 : 16 s.).

Strindberg et ses filles
Photo prise par lui-même dans le jardin de l'hôtel Gersauerhof, Gersau 1886

(Copyright Nordiska Museet, Stockholm)



« Derrière Crousaz », à Chexbres, propriété du Dr H.-A. Gilliéron. Crayon d'Edouard Gilliéron, 1862.
Strindberg travaillait dans la petite maison de gauche.

Dans l'essai *Caractère national, caractère suédois* (Nationalitet och svenskhet) Strindberg, tout en voulant prouver que la Suisse est la réalisation de l'utopie rousseauiste, va jusqu'à la désavouer comme pays de l'art, du théâtre et de la littérature, « exception faite de Toepffer avec ses éternelles *Nouvelles genevoises* » [1]. Il attribue ce phénomène d'une part à ce que les arts sont moins « protégés » en Suisse que dans les autres pays, d'autre part à ce que l'homme helvétique, grâce au paysage magnifique et grandiose de son pays, voit dans l'art « un pis-aller dont il peut se dispenser. Serait-il moins doué à cause de cela ? Aucunement. Nulle part ailleurs je n'ai trouvé des esprits plus éveillés sous tous les rapports, ni qui s'intéressaient plus au sort du prochain et au bien de l'humanité : voilà ce que j'appelle culture » (16 : 168).

A Chexbres, la famille Strindberg n'habitait pas l'hôtel — elle y prenait simplement ses repas — mais une maisonnette voisine, « la petite Maison ». C'était tout ce qui restait de la propriété de « Derrière Crousaz », dont le corps de logis avait été démoli pour faire place à l'Hôtel Victoria (aujourd'hui c'est l'asile de vieillards de Claire Fontaine qui occupe ce site). L'endroit et l'hôtel étaient la propriété du Dr H.-A. Gilliéron (1853-1886), médecin original, qui habitait lui-même la « Villa Bijou » située de l'autre côté de l'hôtel dont il sous-louait l'exploitation. Strindberg disposait aussi d'une pièce dans la ferme voisine afin de pouvoir travailler sans être dérangé. La sœur de Gilliéron, Hélène [2], a fait dans une revue suédoise, *Ord och Bild* (1912), la description minutieuse de la vie de Strindberg et des siens au cours de l'été 1884. Entre autres choses, elle raconte comment Strindberg accompagnait son hôte lors de ses visites à ses malades, et comment Mme Strindberg chantait pour toute la petite compagnie, accompagnée au piano par le Dr Gilliéron, ou bien lisait à haute voix quelque passage d'un ouvrage de son mari. Celui-ci, cependant, n'assistait pas à ces réunions. « L'échange de livres entre le cabinet de travail de Strindberg à la ferme et la Villa Bijou se faisait fréquemment. Strindberg emprunta à mon frère Marx, Lassalle et, si je ne me trompe, également Rousseau. »

Le séjour à Chexbres semble avoir profité à Strindberg. Vers la fin du mois d'août, il écrivit à Lie : « Nous avons eu un été splendide ici. Du travail dur, mais aussi du soleil, de la paix, de beaux

---

[1] L'admiration de Strindberg pour Toepffer grandira encore avec la lecture, en 1897, du *Presbytère*. Ce livre lui communiqua « un sentiment de paix et de bonheur intérieurs inexprimables » (28 : 322).

[2] Elle avait épousé en 1878 un Suédois, Birger Welinder, propriétaire campagnard et l'un des pionniers dans le domaine de l'amélioration des plantes.

paysages et — une table excellente ! A part *Mariés* (Giftas), j'ai écrit la seconde moitié de *Destins suédois* (Svenska Öden), sept articles de journaux et 200 lettres pour le moins. Et par-dessus le marché une jolie nouvelle faisant partie du recueil suisse »[1] (IV : 312). C'est de *Rechute* (Återfall) qu'il s'agit.

Déjà au mois de mai Strindberg avait conçu le projet d'écrire « une nouvelle nihiliste qui se passerait à Genève » ; mais ce fut Lausanne qu'il choisit finalement comme théâtre de l'action : il en connaissait mieux les lieux. Le protagoniste, Paul Petrovitch, un réfugié intellectuel russe au passé révolutionnaire, s'est installé avec sa famille à Ouchy où il vit de jardinage, avec les roses pour spécialité. Déjà ces faits reflètent les déchirements éprouvés par l'auteur entre l'utile et l'esthétique. Les premières pages nous montrent Paul montant d'Ouchy à Lausanne avec sa brouette pour le marché de la rue Centrale, et le lecteur est placé devant un contraste à la J.-J. Rousseau entre la ville et la campagne. Au frais paysage des rives du lac Léman, Strindberg oppose la poussière et la chaleur de « la ville toujours suffocante ». Le milieu est dépeint trait par trait : l'auteur nous fait voir chaque rue par laquelle Paul passe, et sa petite propriété à Ouchy entre la chapelle catholique et l'hôtel Beau-Rivage serait facile à localiser (si, toutefois, elle a jamais existé). Paul, en s'y installant, a pensé aux moyens de subsister et de faire subsister les siens lorsque viendront les crises qu'il prévoit. Il a réduit ses besoins au minimum et essaie de confectionner lui-même autant que possible les choses qui lui sont indispensables. De cette façon, sa petite propriété est devenue une petite communauté indépendante. Il est loisible de se demander si ces idées d'une vie simplifiée ne lui venaient pas de Tolstoï.

Un passage frappant de cette nouvelle est celui qui décrit les principes qui régissent les relations entre le mari et la femme, entre les parents et leurs deux filles, principes de liberté, de tolérance et de respect de la personnalité. Ils sont des « êtres nouveaux », expression empruntée à un roman de l'écrivain russe N. C. Tchernychevski, intitulé *Que faire ?*, repéré par Paul — comme par Strindberg — à la devanture de la librairie Benda, rue Centrale, à Lausanne.

---

[1] Il est question ici de *Mariés* (Giftas), une série de nouvelles avec le mariage pour thème. Ce recueil fut très tôt traduit en français et publié par Benda à Lausanne. *Destins et Aventures suédois* (Svenska öden och äventyr) est une collection de nouvelles historiques à tendances empruntées à l'actualité et dont la première fut publiée en 1882-1883. L'été 1884 Strindberg écrivit *L'Ile des Bienheureux* (Lycksalighetens ö), une satire qui relève à la fois de Robinson Crusoé et de Candide.

Les descriptions de paysages de Strindberg sont magnifiques. En voici un exemple :

> « Vers midi ils prirent une barque à Ouchy et Paul rama sur le lac. Le soleil brillait avec éclat et tout semblait inondé de lumière et d'azur. Les hêtraies et les châtaigneraies des Alpes savoyardes ressemblaient aux poils rugueux d'une bête fauve ; au sommet des Cornettes de Bise traînaient encore des vestiges de neige. Les Alpes vaudoises à l'est, près de Chillon, s'élevaient comme une cathédrale immense et grise de vétusté. Au-dessus de la chaîne se dressaient les pointes de Mayen et d'Aï comme deux tours, donnant l'impression d'une Notre-Dame construite par des géants. Les terrasses souriantes des vignobles de Lavaux formaient, les unes au-dessus des autres, comme des marches conduisant au temple de rochers de Cubly et de Folly. La crête presque à pic de la Dent de Morcles s'élevait comme un temple mexicain haut de 8000 pieds, dont le toit resplendissait de neige fraîchement tombée. De l'extrême ouest le brouillard sec confondait terre et eau de manière que le lac Léman semblait s'étendre comme une mer infinie. Mais en fixant du regard cette brume on voyait le Jura bleu se détacher comme un long et léger nuage d'été » (15 : 112 s.).

En dépit de ces beautés naturelles, Paul et Anna sont rongés par la nostalgie d'un lopin de terre abandonné dans les steppes de la Russie — la nostalgie même qu'éprouvait Strindberg pour l'archipel de Stockholm.

Nous trouvons également, transposée dans cette nouvelle, la naissance du fils de l'écrivain. Tel Paul qui, à une heure matinale un jour de mars, monte à toute vitesse la pente qui mène à Lausanne afin de chercher une sage-femme, tel peut-on s'imaginer Strindberg à la recherche de Louise Jaccard dans la matinée du 3 avril 1884. Par contre l'épisode du prêtre revêche en bonnet de nuit et au gros visage sanguin s'appliquerait mal à M. Antoine Calpini, curé de la chapelle catholique d'Ouchy à l'époque où Strindberg séjournait à Lausanne.

Le titre *Rechute* (Återfall) vient de ce que Paul considère le désir d'Anna de faire baptiser leur fils nouveau-né comme une « rechute » de « l'homme nouveau » dans les vieux préjugés (cette controverse au sujet du baptême avait aussi eu lieu entre les époux Strindberg). Le jour même du baptême, Paul essaie de se libérer et fuit sur l'autre rive du lac, à Evian. Mais l'amour qu'il éprouve pour

son foyer et sa famille prend le dessus et il revient sur ses pas : Anna et lui devront travailler ensemble pour la nouvelle génération, la génération qui donnera corps au concept de « l'homme nouveau ». En attendant — et ici Strindberg applique le point de vue marxiste — il est nécessaire que la production matérielle du monde passe par une dernière grande crise afin de préparer le terrain. Aussi sont-ce des préoccupations de ce genre qui occupent les pensées de Paul et d'Anna à la fin de la nouvelle, lorsqu'ils fixent ensemble du regard les montagnes de l'autre côté du lac :

> « La nuit tombait. Les Alpes de Savoie s'élevaient là, sombres comme un mur ou comme une maison de huit cents étages. Tout à coup une lumière se fit à environ la hauteur du six centième étage, une petite lumière qui scintillait à travers la bruine et la nuit.
> — Tu vois la lumière là-haut sur l'Alpe ? fit Paul. Plus la nuit devient épaisse, plus la lumière brille : n'est-ce pas là une belle qualité propre à la lumière ?
> — Ce sont des alpinistes, répliqua Anna, qui passent la nuit là pour saluer demain matin le lever du soleil.
> — A condition que l'avalanche ne les ait pas emportés !
> — Mais quand l'avalanche se détachera, alors Paul, ce sera le printemps ! Et alors nous allons tous monter sur les cimes et cueillir l'edelweiss précieux au soleil, au clair de lune, sous le tonnerre et sous l'orage ! Que vienne l'avalanche !
> — Il faut que l'avalanche vienne, autrement nous n'aurons jamais de printemps, Anna ! » (15 : 151 s.).

Strindberg décrit encore d'autres paysages du lac et des montagnes dans *Par-dessus les nuages* (Över molnen), la nouvelle la plus insignifiante du « recueil suisse » et qu'il commença dès qu'il eut terminé *Rechute* (Återfall). Ces paysages sont vus cette fois plus de l'est, de la route qui conduit de Clarens à Chailly. La nouvelle est centrée sur la conversation de deux écrivains, anciens rivaux dans les milieux intellectuels de Paris, devenus tous deux des phtisiques condamnés. C'est à la terrasse d'un hôtel situé au-dessus du lac qu'a lieu cette conversation qui prend la tournure d'une confession personnelle : Strindberg faisant leur procès aux directeurs de théâtre, aux critiques et au public. Le paysage grandiose contribue à réconcilier les deux écrivains et à leur ouvrir les yeux sur l'inanité de leur art. En même temps, dans le même hôtel, a lieu le dîner organisé par le Bureau international des Postes et Télécommunications à Berne,

et des fragments de discours sur la collaboration dans la paix, la liquidation des guerres et l'échange plus rapide des idées s'échappent par les fenêtres ouvertes et viennent confirmer leurs opinions. Dans *Le Fils de la Servante* (Tjänstekvinnans son), Strindberg raconte qu'en Suisse il s'est trouvé entouré « de bruits provenant d'assemblées internationales de toutes sortes : du travail, de la révolution, des postes et télécommunications, de la paix ; assemblées littéraires et assemblées médicales » (19 : 215). Cette affirmation se trouve presque entièrement confirmée dans le recueil de nouvelles intitulé *Utopies* (Utopier i verkligheten).

En dépit du bien-être qu'il éprouvait à Ouchy et à Chexbres, Strindberg n'avait pas abandonné son idée initiale qui était d'entrer en contact avec les nihilistes de Genève. Peut-être espérait-il également y trouver un éditeur qui publierait ses ouvrages en français ? Toujours est-il qu'il déménage le 1er octobre et s'installe à Genève dans le quartier de Plainpalais, 3, rue Dancet, dans une maison disparue depuis. Dans *Retour au pays du procès* (Kvarstadsresan), il décrit Genève comme « une ville qui n'est guère grande, mais plus européenne que toute autre ville d'Europe. Impossible de dire si les habitants de la ville sont français, allemands ou italiens. Même le climat a quelque chose de cosmopolite. Dans le parc du Cours des Bastions poussent des grenadiers et des lauriers, et d'un même coup d'œil la vue peut embrasser les fruits mûrs des orangers et les cimes neigeuses des Alpes. La vue sur le Mont-Blanc de la route de Ferney est anéantissante » (17 : 30).

Fidèle à une vieille habitude, Strindberg faisait chaque matin une longue promenade. Souvent il dirigeait ses pas — sans doute sur la recommandation de Hjalmar Branting — vers la boutique de l'éditeur Michel Elpidine (1835-1908), qui tenait une petite librairie, 26, boulevard Helvétique. Strindberg allait le trouver pour causer et pour acheter le journal anarchiste *Le Révolté* et d'autres ouvrages socialistes. On peut dire que le but de son voyage (entrer en contact avec les nihilistes) se réalisa en quelque sorte ainsi. Dans sa jeunesse, Elpidine avait été entraîné dans le mouvement révolutionnaire russe et distribuait des tracts parmi les paysans de sa région. Devenu étudiant à l'Université de Kazan, il avait fait partie d'un groupe révolutionnaire. Lorsque celui-ci fut découvert et anéanti, Elpidine avait été arrêté. Il réussit cependant à s'évader et s'installa en 1865 à Genève, où il fut l'un des premiers exilés russes. En 1876, il devint citoyen des Eaux-Vives. Dès son arrivée en Suisse, il déploya une

grande activité de propagandiste et se fit éditeur. Dans les années 1880, il était un des principaux éditeurs de Tolstoï hors de Russie ; il fut indubitablement un personnage de premier plan parmi les émigrés russes à Genève.

Aux yeux de Strindberg, Elpidine avait réussi à mettre en pratique les principes de la simplification : « Un vrai nihiliste mange, boit et fume ce qu'il y a de moins bon, car il lui sied d'être prêt au moment où la « crise sociale » se produira » (17 : 30). Mais il est vraisemblable que la vie frugale d'Elpidine lui fut dictée par la nécessité plus qu'elle n'a été l'accomplissement d'un programme. On ne peut se tromper en tout cas sur la commisération qu'éprouve Strindberg à l'égard de l'indigence de sa famille et qu'il exprime ainsi dans une lettre à Carl Larsson :

> « Habite Genève. C'est déprimant. Vois chaque jour la place devant l'Hôtel de Ville où les travaux de Voltaire et de Rousseau ont été brûlés. Triste quand on écrit, comme je le fais, pour ses contemporains et pas pour la postérité. Ai visité hier la librairie des nihilistes. N'ai trouvé qu'une femme dont l'enfant geignait dans une chambre intérieure. Elle sortit de cette chambre en portant dans ses bras un petit garçon à moitié nu. Crois qu'ils n'ont pas la vie facile. On ne les voit pas en héros dans cette ville qui compte plus de cent millionnaires sur 60 000 habitants » (IV : 339).

Cependant l'événement de l'automne qui domina tout fut un procès que Strindberg s'était attiré, inculpé d'avoir blasphémé contre le Saint Sacrement dans un passage d'une nouvelle du recueil *Mariés* (Giftas). Pour ne pas mettre son éditeur dans une situation difficile, il lui fallait évidemment partir pour la Suède. Mais il hésitait, surtout parce qu'Elpidine était d'avis qu'une telle démarche serait l'équivalent d'un aveu de culpabilité. Vers la mi-octobre il fut pourtant contraint de partir pour Stockholm afin de ménager sa défense. Le verdict fut un non-lieu, mais le calme relatif dont il jouissait profondément avait été ébranlé et les conséquences en furent importantes pour son avenir. Le 20 novembre Strindberg retrouva les siens à Genève. Les semaines suivantes, il se sentit incommodé par un rhume qu'il avait contracté au cours de son voyage de retour et il n'était pas le seul malade de la famille. Aux approches de l'hiver, les insuffisances de son logement se firent sentir davantage. Il s'en plaignit à son éditeur : « C'est pire à Genève qu'à Paris. Dû abandonner ma chambre, laquelle ne pouvait être chauffée qu'à six degrés au-dessus

de zéro avec des feux de bois de hêtre. Ma femme très débile de santé. Pense déménager pour l'autre côté du lac pour avoir du soleil et chercher protection contre la bise » (IV : 384). Son opinion dernière sur Genève fut dure : « la ville que je hais le plus », écrira-t-il dans une lettre quelques années plus tard. Vers le 8 décembre il retourna au « Chalet », à Ouchy, avec l'intention de s'y établir pour quelque temps. Mais il n'en fut rien. Au début d'avril déjà, il déménagea de nouveau, cette fois à Paris. Pendant tous ces mois il avait travaillé à *Construction nouvelle* (Nybyggnad), la dernière nouvelle du « recueil suisse », qu'il ne termina qu'au début de juin 1885 après l'avoir refaite plusieurs fois.

L'action commence à Lausanne :

> « C'était, sur les bords du lac Léman, un soir du mois de mai, époque où les premiers bourgeons des vignes éclosent, où le rossignol chante nuit et jour dans le grand cèdre du Liban de l'hôtel Beau-Rivage, où les roses couvrent murs et murailles, où le bambou s'agite à la brise tiède du lac et où le figuier se couvre de feuilles. Les bateaux de plaisance, fraîchement peints, se balançant derrière la jetée, avaient arboré les pavillons de toutes les nationalités. Ceux-ci flottaient au gré du vent, tantôt se coudoyant comme de jeunes baigneurs au jeu, tantôt s'étreignant. Voici, à côté l'un de l'autre, le pâle croissant et l'étincelante bannière étoilée, l'aigle noir caressant le tricolore, le drap rouge sang d'Albion avec un coin bleu pour rappeler les montagnes bleues et les lacs teints du sang de sa sœur l'Irlande, le rouge-et-jaune de l'Espagne et le bleu-et-blanc de la Grèce. Grâce à la croix blanche sur fond rouge, symbole de la Confédération helvétique, tous sont momentanément dans la paix du Seigneur et illuminés par le soleil couchant contre le fond des Alpes, où seul le coup de fusil du chasseur de chamois a le droit de rompre le silence, les canons et les chassepots ayant été à jamais bannis de là » (15 : 11).

Le personnage principal s'appelle Blanche Chappuis : « jeune fille ayant le type de beauté considéré en Suisse comme idéal : visage ovale, front bas, et le nez aquilin que les mères essaient d'obtenir ainsi en le pinçant avec assiduité lorsque les enfants sont encore petits ; la poitrine haute, les épaules droites, la taille bien prise, ainsi que l'exigeait la mode des femmes au moyen âge » (15 : 13). Strindberg nous raconte la lutte de Blanche pour se libérer, d'abord de ses tantes qui ont la charge de son éducation, ensuite de l'enseignement

officiel avec tout ce qu'il renfermait de caduc. Les tantes l'isolent, surtout de toute société masculine, mais Blanche rêve d'être délivrée par un homme. Elle se grise de parfums dans son isolement et au cours d'une hallucination s'imagine qu'elle se trouve un soir d'été dans la cathédrale de Fribourg [1]. Quelqu'un joue de l'orgue dans le crépuscule — ici la description d'un concert d'orgue, telle que Strindberg excellait à en faire — et Blanche se perd dans des visions d'un sensualisme orgiaque. Elle passe son baccalauréat et entre comme étudiante en médecine à l'Ecole Polytechnique (!) de Zurich. Ce premier pas vers la liberté est bientôt suivi par d'autres. Les expériences faites au cours des travaux de laboratoire, ainsi que les réunions de la société de médecine Esculape et celles de l'Association radicale des étudiants russes, lui donnent de nouvelles impulsions intellectuelles. Mais celui qui sera son vrai libérateur — tant du point de vue intellectuel que sentimental — est le chef du laboratoire de chimie, Emile Suchard. Du même bord idéologique que les Russes, il introduit Blanche dans leur milieu (les réunions d'Esculape ont lieu à la Brasserie Nuss, les rendez-vous de Blanche et d'Emile dans le parc du Bauschänzli ; les étudiants russes, finalement, se réunissent au Café des Alpes, « un petit chalet en bois situé un peu hors de la ville et entouré de mélèzes et de pins » [2]. Strindberg a même inséré dans sa nouvelle le décret impérial russe de 1873 qui interdisait plus ou moins aux étudiants russes — et surtout aux étudiantes — de poursuivre leurs études à Zurich. Les démarches qui s'ensuivirent atteindront également Emile Suchard — vu qu'il s'est compromis avec les étudiants russes — et il sera exilé.

Après avoir essayé pendant quelques années d'exercer la médecine comme praticien privé à Genève, Blanche perd pied à cause de la trop grande concurrence. Elle finit par se faire institutrice à la fonderie du célèbre réformateur et député social Godin, à

---

[1] Hélène Welinder raconte que Strindberg, au cours de l'été 1884, a visité Fribourg et qu'il « est rentré en s'extasiant sur le pittoresque de la ville médiévale avec ses tours et ses remparts, sa cathédrale magnifique et son orgue célèbre dans le monde entier » (*Ord och Bild,* 1912, 470 s.).

[2] La création de la colonie russe à Zurich aux environs de 1870 fut la suite du renouvellement énergique de l'opposition en Russie après l'année 1865. Les Russes déployaient une grande activité dans leurs sociétés politiques et du fait qu'ils se trouvaient placés à Zurich entre l'Est et l'Ouest, ce milieu devint un terrain favorable à la germination des idées qui, transmises en Russie, allaient jouer un rôle essentiel dans l'essor de la révolution. Il y avait beaucoup de ces associations type « Chalet des Alpes », ayant pour but d'étudier et de discuter différentes questions. Voir J. M. Meijer, *Knowledge and Revolution, The Russian Colony in Zuerich (1870-1873),* Assen 1955.

Guise. Au sein de son « familistère », elle trouve sa place et peut commencer à vivre en sécurité et librement. Emile la rejoint et c'est là qu'ils trouvent enfin les conditions nécessaires pour une vie à deux.

L'avenir de Blanche se déroulera dans une société industrialisée ; mais préalablement, dans une conférence tenue dans le cercle de l'Association des étudiants russes, il a été question, dans la nouvelle de Strindberg, de problèmes agraires qui n'étaient pas sans rapports avec les conditions qui prévalaient alors en Suisse.

« La terre est à la fois mère et nourrice ! », s'écrie Strindberg avec conviction dans une lettre où d'ailleurs il se montre assez bouleversé et qu'il envoie à Jonas Lie la veille de Noël 1884. Cette conviction étonne à peine, vu que c'est justement au cours de l'année 1884 que son rousseauisme, de même que son pessimisme au sujet de l'évolution, atteignirent leur point culminant. Mais il faut mettre ces mots en rapport aussi avec les desseins qu'il avait formés depuis longtemps de se livrer à une enquête sur la situation de la population agricole. Déjà au mois de février, il avait soumis à Carl Larsson des projets plus ou moins fantaisistes : par exemple un voyage en chaland du Havre à Marseille ou le tour de l'Europe à bicyclette. Il fit de semblables propositions à son hôte de Chexbres, le Dr Gilliéron. Ces propositions ne suscitèrent aucun enthousiasme. C'est dans le même but que Strindberg eut l'idée d'interviewer le géographe Elisée Reclus, qui résidait à Clarens et qui avait fait, au printemps de 1883, un voyage en Orient avec un collaborateur avant d'écrire le tome IX de sa célèbre *Géographie universelle*. Jusqu'en août et septembre Strindberg essaya auprès des éditeurs et dans les milieux journalistiques suédois de faire approuver ses plans afin d'obtenir les moyens qui lui permettraient de voyager. Le voyage devait se faire « sans famille et en compagnie de quelque Genevois alerte et prompt ». Mais cette fois encore ses appels demeurèrent sans échos et c'est là-dessus qu'eut lieu le procès de *Mariés* (Giftas).

De retour à Genève, les mêmes projets lui revinrent en tête, quoique sous d'autres formes. Il n'était plus question d'une étude de vaste envergure pour examiner les conditions de vie des paysans de l'Europe. La Suisse lui avait ouvert les yeux sur l'existence de certaines institutions politiques et économiques. Ses opinions sociales allaient en être très influencées et évoluer en direction du collectivisme et du socialisme. Cela formera le leitmotiv des lettres qu'il échangera avec le jeune auteur suédois, Verner von Heidenstam (1859-1940). La rencontre en Suisse de ces deux hommes allait avoir une grande importance pour l'un comme pour l'autre.

Heidenstam, au moment où il écrivit à Strindberg pour le prier de bien vouloir parcourir un de ses manuscrits, était en pension chez la femme du Dr Zürcher à Bühler, dans l'Appenzell [1]. Strindberg, le plus âgé des deux, répondit immédiatement en offrant ses services, tout en hasardant une proposition : « Au début de février, aux premiers signes du printemps, il se peut que je fasse un tour dans les cantons primitifs de la Suisse pour y étudier les Landsgemeinden qui me semblent un modèle à imiter pour les sociétés futures (y en a-t-il dans l'Appenzell ?). Si je ne pars pas, envoyez-moi votre manuscrit ; peut-être saurais-je vous donner quelques conseils pour sa publication, mais c'est la chose difficile entre toutes ! » (IV : 394). La raison pour laquelle l'institution des Landsgemeinden intéressait l'homme aux idées radicales qu'était Strindberg, est évidente. Il y voyait l'abolition de l'abîme qui sépare les classes, l'Etat en tant qu'autorité invisible et le peuple, en un mot : la démocratie directe.

La réponse de Heidenstam ne se fit pas attendre : « Les Landsgemeinden existent seulement dans deux cantons : Glaris et Appenzell. Ici, au canton d'Appenzell, les Landsgemeinden ont lieu en plein air chaque année *le dernier dimanche d'avril*. Le peuple porte ce jour-là des armes ! » [2] Heidenstam décrit ensuite de façon inspirée les côtés avantageux de la contrée. Quelques années plus tard, il reprendra la question dans des articles de journaux, et dans le récit de voyage *Du Col de Tende à Blocksberg* (1888), il la développera encore davantage. Il écrivit à Strindberg, au sujet de la Landsgemeinde d'Appenzell : « On éprouve le besoin de s'incliner devant ce brave petit peuple et de l'applaudir parce qu'il a compris comment il faut agir pour atteindre et maintenir une liberté à laquelle celle-là même des Athéniens ne peut être comparée. Ce qui, pour les plus grandes nations de la civilisation n'est encore qu'une utopie rouge, est un fait accompli dans ce coin caché dans les montagnes ! » (p. 92).

Strindberg fut ravi de ces maigres informations et voulut immédiatement en savoir davantage : « Avez-vous aussi des Allmenden ? Et le communisme ? des champs, des pâturages, des forêts en commun ainsi qu'il en existe dans les cantons forestiers ? Encore une question : puis-je me servir de vos informations comme d'une

---

[1] Ed. Attenhofer, *Strindberg und Heidenstam begegnen sich auf Schloss Brunegg. Lenzburger Neujahrsblätter* 1949, p. 27. M. Attenhofer en a donné une seconde version, plus étoffée, dans *Von den Dichtern Heidenstam und Strindberg und König Gustav IV von Schweden (1792-1809), der als Oberst Gustavson in Lenzburg lebte. Lenzburger Neujahrsblätter* 1958, p. 3 s.

[2] Heidenstam ignorait, comme on le voit, que les cantons d'Uri et d'Unterwald avaient également des Landsgemeinden.

« source », ou avez-vous l'intention d'écrire quelque chose sur ce sujet vous-même ? » (IV : 397).

La Landsgemeinde est une institution mi-politique, mi-administrative, tandis que l'Allmend est de nature économique et sociale : seule une catégorie des habitants a le droit d'en jouir et ce n'est que dans des cas exceptionnels que la collectivité en bénéficie. La première condition pour être à même de profiter de l'Allmend est de descendre d'une famille qui possède ce droit depuis un temps immémorial. Ces simples faits laissent entendre pourquoi les hautes espérances de Strindberg furent trahies.

L'Allmend désigne seulement la partie du domaine indivis, livrée à la culture ; le reste du patrimoine est donc propriété privée. Il n'est pas question de « communisme ». Les espérances nourries par Strindberg sont cependant faciles à comprendre : c'est à cette époque qu'il se fait socialiste. La démocratie directe, sans « Etat », des Landsgemeinden, et la possession de la terre en commun sous forme d'Allmend étaient probablement deux pierres angulaires de la société future telle qu'il se la figurait. En conséquence, la lettre suivante d'Heidenstam a dû le décevoir : « Quelques villages ont des terres indivises d'un rendement insignifiant ... Chacun a, en plus, des propriétés privées. Nous n'avons guère donc d'Allmend ici du type dont il s'agit dans votre lettre. »

Il peut sembler étonnant que Strindberg ait relevé si tard l'existence des Landsgemeinden et de l'Allmend ; il avait pourtant passé presque toute l'année 1884 en Suisse. De plus, son idole Rousseau avait cité en exemple les cantons helvétiques pour montrer que la démocratie directe est réalisable. Plusieurs explications s'offrent. Les deux institutions n'existaient pas dans les cantons romands, et chez Rousseau, Strindberg s'était arrêté plutôt à des raisonnements de principe. Enfin, il ne sera placé sérieusement en face des Landsgemeinden et de l'Allmend qu'à la fin de l'année par la littérature sociologique et politique qu'il lit alors avec une grande pénétration.

Le jour même qu'il écrivait sa lettre à Heidenstam, Strindberg exhortait un ami suédois de traduire *La Sociologie d'après l'Ethnographie* de Charles Letourneau (IV : 396). Un chapitre de ce livre traite de l'évolution et du droit de propriété, ce qui permet à l'auteur de faire valoir, entre autres, que l'Allmend helvétique est le vestige d'un système de propriété agraire qui remonte très haut. La source principale dont se servit Strindberg fut, cependant, l'ouvrage intitulé *De la Propriété* d'Emile de Laveleye, dans lequel l'auteur propose comme modèle les lois et les coutumes primitives qui ont assuré aux petits cantons suisses leur liberté. Le chapitre le plus long est consa-

cré à l'institution de l'Allmend. Laveleye est d'avis que le fait que les habitants des cantons vivent en liberté, dans l'égalité, la paix et le bonheur, dépend du maintien des vieilles institutions communales et de la propriété communale primitive. Il considère que dans les cantons d'Appenzell et des Grisons l'influence de l'Etat est presque entièrement éliminée.

Dans sa seconde lettre à Heidenstam, Strindberg avait demandé s'il pouvait utiliser les informations de son collègue comme une « source ». On dirait qu'il n'avait pas encore abandonné l'idée de faire des recherches sur la condition paysanne en Europe. Mais c'est plus vraisemblablement au récit intitulé *Construction nouvelle* (Nybyggnad) qu'il songeait, car quelques semaines plus tard il fera savoir à son éditeur qu'il a l'intention de faire un petit voyage d'étude à propos de la dernière nouvelle de *Rechute* (Återfall. Par ce titre, Strindberg désignait souvent toute cette série de nouvelles). D'après une lettre à un ami suédois, Strindberg considérait *Construction nouvelle* (Nybyggnad) comme ce qu'il avait écrit de plus remarquable jusque-là — « toute la question sociale y est résolue ! » (V : 15). Il s'agit des mêmes projets de voyage dans une lettre à Heidenstam datée de la fin de janvier 1885 : « Comme, de toute façon, je dois visiter Glaris pour voir les « communards », je pars environ dimanche pour Appenzell (Saint-Gall) » (V : 36). Le voyage se fit au début de février et s'étendit jusqu'au Tyrol, à Venise et à Rome. Il se peut que Strindberg ait fait aussi un crochet pour voir Zurich afin d'y chercher des impressions pouvant lui servir pour les passages qui se rapportent à l'époque où Blanche est étudiante dans cette ville.

Il est probable que Strindberg désirait étudier sur place ce qu'il savait par les lettres de Heidenstam et par la littérature sociologique, en premier lieu par Laveleye. Les précisions de la dernière lettre laissent supposer qu'il était davantage question pour lui d'Allmend que de Landsgemeinde et qu'il cherchait une solution adaptable non seulement à une société agraire mais également à une société industrielle. Dans *De la propriété* il avait lu que le système de l'Allmend était appliqué de manière diverse, dans différentes parties de la Suisse. On avait même réussi à faire fonctionner ce système dans une ville industrielle comme Saint-Gall où les ayants droit obtenaient chaque année du bois ou un lopin de terre.

En ce qui concerne Glaris, Heidenstam avait entendu dire que ce serait « presque le canton idéal », mais en laissant penser qu'il n'y avait pas été lui-même. Laveleye, en revanche, donne de plus amples informations : il signalait que le système de l'Allmend avait reçu à

Glaris une élaboration plus moderne qu'ailleurs. Les revenus n'étaient pas répartis entre les habitants de la commune mais servaient à en couvrir les dépenses. Ce qui restait de la terre, possédée à l'origine par tous, était devenu propriété de la commune. Une espèce de coopérative des producteurs avait de plus surgi dans le secteur agraire, de même qu'il existait une coopérative des consommateurs dans la plus grande partie du secteur industriel.

Laveleye trouve remarquable qu'à Glaris, un des territoires relativement les plus industrialisés de l'Europe, on ait réussi à combiner une très ancienne organisation agraire avec les conditions dictées par l'industrie moderne, améliorant ainsi les conditions sociales des ouvriers d'usine. Ceux-ci recevaient un lopin de terre sur lequel ils pouvaient nourrir une vache et cultiver des légumes. Chaque famille habitait sa propre maison et payait peu ou point d'impôts. L'auteur compare la triste vie de l'ouvrier anglais, passée à l'étroit dans les relents de charbon, et celle de l'ouvrier suisse — notamment le Glaronnais — qui respire l'air des Alpes, cultive un coin de terre et jouit de son droit de suffrage à la Landsgemeinde. Ce qui avait poussé Strindberg à appeler les Glaronnais des « communards » a dû être la description inspirée qu'avait faite Laveleye du collectivisme limité de ce canton.

Afin d'ancrer dans la réalité l'utopisme social qu'il avait puisé à différentes sources, Strindberg étudia le collectivisme agraire helvétique, dont l'institution de l'Allmend renfermait les vestiges. Il semble cependant s'être intéressé également à l'application de ce système aux centres industrialisés (Glaris, Saint-Gall). La Landsgemeinde, par contre, a dû l'inspirer comme modèle de gouvernement pour la société démocratique dont il venait d'esquisser les contours. « L'utopie réalisée », décrite longuement dans la nouvelle achevée, s'en écarte pourtant de façon sensible.

Le fait que la « construction nouvelle » s'élève sur une base industrielle constitue l'écart le plus frappant par rapport à l'idéal de départ. Il n'est pas impossible que les espoirs attachés par Strindberg à l'efficacité des antiques usages helvétiques aient souffert de la confrontation avec la réalité. Déjà les lettres de Heidenstam, il est vrai, avaient été peu encourageantes, mais Strindberg ne s'était pas laissé déconcerter, vu que Laveleye était fort positif et que cet auteur semblait écrire en connaissance de cause. Mais quand, finalement, « le voyage de recherches » eut lieu, il semble avoir été une désillusion ; le récit qu'en fit Strindberg est plutôt négatif : « Voici ce qui se passa, il y a quinze jours, à Saint-Gall : je m'y étais rendu pour étudier les conditions bucoliques des temps primitifs et cet âge d'or tant estimé

par les ennemis de la propriété privée. Quelle déception ! Ma vue fut frappée à chaque coin de rue par les appels anarchiques, les proclamations cléricales, les affiches électrisantes. La population était inquiète » (16 : 293).

Au cours du printemps 1885 Strindberg écrivit directement en français une série de fables. Il ne fut pas lui-même particulièrement content de ces fables, mais il désirait cependant les voir publiées en Suède, en même temps que quelques-unes des nouvelles utopiques. Bonnier se montra peu disposé à faire paraître un ouvrage moitié français moitié suédois et abandonna le projet. La plus longue de ces fables, *La Mouette* (Måsarna), se passe à Genève. C'est une nouvelle du genre de *Mariés* (Giftas), à tendances antiféministes transposées « dans le milieu mouette ».

En compagnie de Heidenstam, Strindberg fit un second voyage en Italie au début de février 1885, voyage après lequel il fut heureux de rentrer en Suisse, tout comme l'année précédente. Mais son inquiétude ordinaire et certains projets littéraires qu'il nourrissait firent qu'il désira quitter l'idyllique Ouchy. A la pension une société inspiratrice lui manquait, et l'idée de s'imposer au public parisien ne l'avait jamais quitté, de même qu'autrefois, il se sentait encore rongé de nostalgie pour l'archipel de Stockholm. « Ici tout est très beau mais terriblement ennuyeux ! », écrivait-il vers le milieu du mois de mars à Heidenstam.

Un des premiers jours d'avril, Strindberg arrive à Paris et bientôt une raison de plus se présentait de quitter la Suisse. Les journaux helvétiques semblent avoir parlé de son procès, et l'esprit ombrageux de Strindberg soupçonne tout de suite qu'ils sont de connivence avec certains milieux suédois qui lui sont hostiles. A la fin du mois d'avril, il écrit à Jonas Lie :

> « La solitude en Suisse m'a fait du mal ; je me croyais persécuté, je reniflais la trahison partout et me croyais entouré d'ennemis qui me guettaient de toute part. Forcé de chercher des contacts, je me rendis à Paris » (V : 75).

A Paris, Strindberg négocia énergiquement avec les éditeurs et les rédacteurs de revues, entre autres avec Edouard Rod de la *Revue contemporaine*. Mme Juliette Adam, finalement, le chargea de contribuer à une série d'articles dans *La Nouvelle Revue*, articles plus ou moins truffés de commérages sur divers milieux des

capitales européennes. La contribution de Strindberg traiterait de la société de Stockholm et serait publiée sous le pseudonyme de Paul Vasili. Cet article, pour une raison ou une autre, ne fut point publié [1] et Strindberg se trouva de nouveau disposé à rentrer en Suisse, d'autant plus que la chaleur devenait lourde dans la capitale française.

Seul le besoin d'argent l'empêchait de partir ; après plusieurs demandes de secours, Strindberg obtint des avances tant de sa famille que de ses éditeurs et put enfin quitter Paris ; ce fut le 20 juin. Sa destination ne fut pourtant pas la Suisse mais Luc-sur-Mer en Normandie, où il passa un mois d'été sans éprouver la moindre inspiration. Fin juillet, il se rendit de nouveau à Grez-par-Nemours, endroit où il avait commencé à s'établir environ deux ans plus tôt, lorsqu'il « fuyait » son pays. Il y retrouva la société stimulante de ses amis artistes suédois et la vie sembla encore une fois lui sourire. Aux approches de l'automne, pourtant, il trouva l'endroit trop froid et trop humide et songea de nouveau à la Suisse où il croyait, de plus, que la vie serait moins coûteuse qu'à Grez. Mais cette fois, ce sera d'abord le tour de la Suisse allemande ; « tout ce français me va comme un habit mal ajusté » disait-il. Son choix laisse supposer qu'il savait que Heidenstam habitait Gersau et que ce dernier saurait l'éclairer en ami sur les possibilités de s'y loger.

Mais Strindberg ne réussit pas au cours de l'hiver 1885-1886 à réunir assez d'argent pour payer ses dettes à Grez et se libérer. Alors il essaya de persuader Heidenstam de s'installer à Grez. En même temps des idées plus ou moins saugrenues se pourchassaient dans sa tête. Ainsi songea-t-il à faire une tournée de conférences en Scandinavie pour ramener des fonds. Son choix hésitait entre des sujets littéraires et des sujets politico-sociaux. Une de ses idées fut « de brosser un panorama grandiose avec le titre : Saga du Saint-Gothard, racontant les travaux du tunnel, etc. » (V : 297). Mais il craignait ne pas pouvoir l'apprendre par cœur ainsi qu'il conviendrait. Une autre idée eût été de parler de la Suisse en général en donnant des descriptions de la nature helvétique.

La « Saga du Saint-Gothard » ne fut élaborée que vingt ans plus tard et fit partie d'un recueil de sagas (1903). L'action se déroule autour du chasseur de chamois tessinois, André d'Airolo, qui arrive à la dernière minute à une fête de tir à Goeschenen et dont presque tous les coups atteignent en plein la cible. Mais par suite des règle-

---

1 Une série d'articles semblables de Strindberg, *Lettres de Stockholm,* fut publiée dans *Revue universelle* en été 1886.

ments il est mis hors jeu. Quoiqu'il désire danser avec Gertrude, la plus belle des jeunes filles et à laquelle il plaît, celle-ci se voit contrainte de le repousser. André s'assombrit et lui chuchote à l'oreille : « Tu seras à moi, quand même je devrais attendre dix ans. J'ai mis huit heures pour traverser la montagne afin de te voir, ce qui m'a mis en retard pour la fête ; mais la prochaine fois je serai à temps, dussé-je passer à travers la montagne ! » (38 : 83). Après bien des années, c'est ce qui arrive à la lettre lorsque, en tête de l'équipe qui perce le tunnel du côté méridional, il fore le dernier obstacle. Gertrude l'attendait fidèlement depuis huit ans et rentre avec lui au Tessin.

Le milieu suisse de Goeschenen est dépeint comme une pastorale ; c'est « un endroit habité par des gens tranquilles et aimables, qui décident de leurs affaires eux-mêmes : pays d'abondance, pays béni ! » Les villageois se réunissent autour du puits, on chante les louanges « du printemps et de ses joies limpides », on boit de la bière blonde et on fortifie son corps par des jeux d'entraînement physique. La distance dans le temps et le cadre stylistique d'une saga rendirent ce tableau plus conventionnel qu'il n'avait en réalité besoin de l'être. Mais Strindberg parvint toutefois à y introduire la même perspective internationale que dans *Utopies,* notamment en faisant valoir que le Saint-Gothard, traditionnellement un mur limitrophe, était devenu, grâce au tunnel, un lien entre l'Allemagne, la France et l'Italie.

Strindberg eut aussi l'idée, à un moment donné, de monter avec sa femme une pension à Neuchâtel, avec un jardin qu'il cultiverait pour le bien de sa santé. Nous retrouvons cette lubie dans le drame naturaliste *Mademoiselle Julie* (1888), ce qui prouve qu'elle ne fut pas entièrement éphémère : Julie, fille du comte, se lie à Jean, son valet de chambre. Pour éviter le scandale, ils se proposent de fuir à l'étranger. Pour avoir de quoi vivre, ils ouvriraient un hôtel « avec marchandises et clientèle de première classe ». C'est Jean qui, le premier, hasarde cette idée, mais dans une des répliques les plus importantes et les plus intenses, Julie développe ce plan avec beaucoup d'exaltation, à « tempo prestissimo », selon les indications de l'auteur. Il n'y a aucune autre lueur d'espoir dans leur avilissement. Mais même cette issue est bloquée : Julie n'y croyait d'ailleurs qu'à moitié et il ne lui restera que le suicide.

Au mois d'avril 1886 Strindberg écrivit à Heidenstam pour lui faire savoir qu'en se rendant à Munich il passerait par la Suisse septentrionale et qu'il avait l'intention d'en profiter pour lui rendre visite. Heidenstam, qui avait passé l'hiver à Lenzbourg, en Argovie, répondit qu'il devait déménager sous peu pour le château de Brunegg,

à Othmarsingen, et il invita Strindberg à l'y rejoindre. Voilà la raison pour laquelle Strindberg écrivait à Bonnier le 14 mai 1886 de l'auberge « Zu den drei Sternen » près de Brunegg, en annonçant son intention de commencer la seconde partie de son autobiographie (il lui avait expédié la première de Grez quelques semaines plus tôt) :

> « Attends sous peu l'arrivée de ma famille à ces collines de la vie paisible, de la bière et de la vraie démocratie. — Viens de passer quelques jours chez un ami dans un château rupestre de l'époque romaine et du moyen âge. Ici, dans la salle des chevaliers, nous avons joué à pile ou face et fait de l'escrime dans des armures qui datent du XVe siècle. Nous nous sommes crus de grands seigneurs, avons bu du « bier », fait des parties de tric-trac et parlé socialisme. Car ici on peut louer pour 125 francs par mois de véritables châteaux du Rhin, meublés à l'antique avec bocks, armures et portraits de famille, avec remparts et tourelles, terrasses à vigne en espaliers et des passages souterrains. En plus une vue qui va du Mont-Blanc jusqu'au Schwarzwald en embrassant la Jungfrau et les monts Righi, Pilate et Säntis » (V : 322)[1].

Le château de Brunegg appartenait à l'époque à la famille Hünerwadel ; il passa ensuite à la famille de Salis et le propriétaire actuel en est le professeur Jean-R. de Salis.

Lors de l'arrivée de sa famille, Strindberg avait déménagé des « Drei Sternen » à Brunegg, à l'auberge du « Rössli » à Othmarsingen, à quelques kilomètres seulement de là. Il avait l'impression d'avoir échoué « en Arcadie ». Voici les détails qu'il donne dans une lettre à Carl Larsson :

> « Ce pays de la Suisse allemande est délicieux. Des pensions à trois francs (où l'on sert avec le café de longues biscottes, des biscottes légèrement dorées) ; on y trouve jeu de quilles et paratonnerre (ici il tonne du matin au soir et la moitié de la nuit).

---

[1] Dans les impressions de voyage intitulées *Du Col de Tende à Blocksberg,* Heidenstam raconte en détail l'épisode de Brunegg. Ed. Attenhofer en a publié un long extrait en allemand dans les *Lenzburger Neujahrsblätter,* 1949, p. 22 s. Cet article contient la version que donne Strindberg du même épisode dans *Le Fils de la Servante* (Tjänstekvinnans son). M. Attenhofer fait observer pourtant que Strindberg exagère l'étendue du panorama de Brunegg. Cf. l'article de Robert Braun, *Gespräch auf Schloss Brunegg* dans *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten,* 238, 1942. (Cet article a paru également dans *Die Furche,* Jahrbuch 1948, Verlag Herold, Wien.)

Les chambres sont grandes comme des manèges avec balcons et vue sur les Alpes. On passe ses loisirs à jodler et à tirer au canon, on souffle dans des instruments de cuivre, on chante des quatuors (en donnant des sérénades à quatre heures du matin). Lorsque je descends à la salle de la cave pour prendre une chope de bière, les uns et les autres se mettent à ma table, trinquent et disent «prosit», à quoi je réponds «Gesundheit!». Là-dessus on se met à causer.
» Millionnaires et cordonniers, bouviers et majors sont attablés à côté l'un de l'autre et se parlent sans présentation préalable. Car ici il n'y a pas de classe dirigeante.
» Lorsque nous voulions prendre une voiture pour rendre visite, il y a quelques jours de ça, à une de nos connaissances (Heidenstam) qui loue un château avec remparts et tourelles, meubles antiques, salle de chevaliers, etc., pour 125 francs par mois, le colonel voulut nous y conduire lui-même. Un colonel de l'armée ! Qu'en dites-vous ? » (V : 347).

Le colonel en question devait être Franz Marti, Bezirksamtmann à Othmarsingen. Au cours de ses promenades à cheval, il s'approchait parfois de Strindberg qui, lui, faisait de longues courses à pied, et alors ils causaient ensemble. Mais lorsque Strindberg voulut engager la fille de Marti comme institutrice pour ses enfants, le colonel refusa. C'est cette fille, d'ailleurs, qui devint célèbre plus tard comme écrivain dialectal sous le nom de Sophie Haemmerli-Marti [1].

A la fin de son autobiographie, Strindberg rend compte des conversations qu'Heidenstam et lui tinrent à Othmarsingen ; conversations qui reflètent l'esprit démocratique qui y régnait et qui aboutissent à une apothéose de la Suisse en général et du canton d'Argovie en particulier comme étant la réalisation parfaite de l'utopie démocratique et rousseauiste. Il n'y a guère de problèmes sociaux ; selon Strindberg, les habitants mènent une vie naturelle et libre sous tous les rapports.

« Ici le problème socio-politique a été résolu de la meilleure façon possible. Point de superstitions monarchiques, point d'armée régulière, point de légions de parasites bureaucratiques, point de prolétaires, d'artistes et d'écrivains. Il n'y a ni gouverneurs, ni évêques, ni états privilégiés. On y trouve la liberté religieuse, la liberté de la presse, de la pensée et de la parole, le suffrage universel ; les

[1] Voir Anna Kelterborn-Haemmerli, *Sophie Haemmerli-Marti,* dans *Schweizer Heimatsbücher,* 79 (Bern 1958), p. 12.

distinctions de classes existent à peine. C'est tout le programme des libéraux suédois réalisé, plus une partie du programme des socialistes » (19 : 294).

Cette dernière phrase doit faire allusion à un collectivisme villageois limité, à une espèce de coopérative des producteurs agricoles, car un peu plus bas, dans la même lettre, il est question de l'association des fromagers d'Othmarsingen à laquelle les agriculteurs livraient leur lait pour la fabrication en commun du fromage [1]. Strindberg voyait là une variante au socialisme marxiste des grandes villes et des centres industriels. Il termine en brossant un tableau classique de la Suisse : le soleil sur le Säntis et les Alpes glaronnaises, l'air vibrant du chant des oiseaux, du tintement des sonnailles et du « jodel » montant de la vallée.

Et cependant Strindberg ne tarda pas à désirer peu à peu quitter aussi Othmarsingen. Dans une lettre à Bonnier, datée du milieu de juillet, il assure son éditeur qu'il vit toujours dans une paix bucolique : « mais mon cerveau a dû ramollir ou durcir en quelque sorte. Peut-être est-ce le commencement du sommeil éternel ? Tant pis, ce ne serait pas trop désagréable si seulement on ne se réveillait pas en ayant faim. Toutefois, je crois que nous serons obligés de changer de lieu de résidence dans une quinzaine de jours. Peut-être irons-nous du côté du lac de Zurich. Mais plus de voyages, excepté dans la Suisse allemande, car c'est le pays de Cocagne » (V : 379).

Une des raisons pourquoi Strindberg voulait être plus près de Zurich était qu'il désirait voir sa femme améliorer la situation financière de la famille en apprenant le métier de sage-femme, idée qu'il caresse pendant l'été 1886. Il n'aurait rien objecté à ce que ses filles choisissent la même carrière un jour.

Quelques semaines plus tard Strindberg se trouve, non point sur les bords du lac de Zurich, mais à Weggis, sur le lac des Quatre-Cantons, et voici ce qu'il en dit dans une lettre à Bonnier : « Wunderschön ! C'est presque aussi beau que Skurusund [dans l'archipel de Stockholm]. Habite chez un médecin qui s'y connaît en traitement par douches et bains. Prix de pension : 4 à 8 francs. Mais trop de nourriture : ce sera ma ruine » (VI : 5). Ce médecin était Joh. Gehrig (1811-1894), « Dorfarzt » de Weggis, et la pension qu'il tenait, l'hôtel Paradies actuel.

---

[1] Attirons l'attention sur le fait que le même phénomène est décrit dans *Parmi les paysans français* (Bland franska bönder, 20 : 120), où il est question d'un village de la Franche-Comté.

Cette lettre donne également une explication psychologique de la « bougeotte » continuelle dont Strindberg était atteint : « Je ne supporte guère les voyages. Mais quand j'ai passé trois mois dans un endroit et que tout ce qui s'offre à ma vue m'écœure, alors il me faut voyager. Si seulement on pouvait inventer des paysages mobiles ! Je crois qu'il y a de la nostalgie sous tout cela. »

Dans une lettre à Heidenstam, il exprime la même chose sans détours : « Pas de billard. Pluie, isolement, vie maudite ! Rien sauf l'absinthe blanche ! » (VI : 6). La simplicité populaire d'Othmarsingen ainsi que sa famille lui manquaient, écrit-il ; mais celle-ci va le rejoindre dans quelques jours. Strindberg semble en proie au pessimisme et à l'abattement. Il continue cependant à écrire son autobiographie sans trop d'obstacles, et ses projets d'un reportage parmi les paysans français commencent à prendre corps. Strindberg venait enfin de trouver un compagnon de voyage empressé, et son optimisme fut même tel qu'il projeta un second voyage, cette fois avec l'Italie pour but. La tournée en France eut lieu les trois premières semaines de septembre et il fut de retour à Weggis, auprès des siens, vers le vingt. Il est de nouveau gagné par la mélancolie, ainsi qu'en témoignent ses lettres à Heidenstam. Le 24 septembre, Strindberg lui propose de passer l'hiver avec lui à Küssnacht. Il avait examiné quelles seraient les possibilités de s'y loger. Heidenstam avait préalablement indiqué son intention de s'installer à Florence, mais Strindberg lui conseilla de se méfier des grandes villes. Il venait de passer quelques semaines à Zurich, écrivait-il, qui furent atroces. Par contre, à Küssnacht, l'attendaient des « promenades le long du lac et dans la forêt avec la vue sur les Alpes » ; en plus, les habitants lui paraissaient « moins fourbes que les Suisses en général depuis que je viens de les percer à jour ». Il disait même qu'il avait l'intention d'écrire une satire sur la bataille de Sempach, dont on venait de célébrer le cinquième centenaire. Il arrivait donc que l'idéalisation de la Suisse souffrît par contre-coup du spleen ou de la dépression de Strindberg.

Quelques jours plus tard les projets de Küssnacht furent abandonnés et Strindberg s'entendit avec le patron du Gersauerhof (actuellement maison de repos catholique), à Gersau, pour y installer sa famille à partir du 1er octobre. D'après une lettre à Bonnier, ce qui lui manquait le plus était un logement avec cheminée. Strindberg essaya de persuader Heidenstam de quitter Eglisau et de venir s'installer également à Gersau, mais les projets d'Italie d'Heidenstam se réalisèrent au mois de novembre et il s'installa à San Remo.

Avec l'arrivée du beau temps, l'existence sembla de nouveau sourire à Strindberg. Il fit des promenades en montagne et des excur-

sions sur le lac ; il jouait au billard et aux quilles et travaillait à son compte rendu sur la condition paysanne en France. Lorsqu'il eut terminé ce travail, il partit pour Haslital afin de se reposer, peut-être aussi pour y retrouver les traces des émigrés suédois qu'on disait alors être les ancêtres des habitants de cet endroit. Il avait emporté un appareil photographique afin de prendre les photos devant servir à illustrer l'article qu'il avait l'intention d'écrire pour un journal suédois ; mais ce projet tomba à l'eau.

Les journées ensoleillées du début d'octobre furent suivies d'un vent du sud violent. Après avoir pris d'assaut Gersau dans la nuit, le vent mollit et une légère brume grise enveloppa le paysage. Strindberg se plaignit de l'absence du soleil à l'« Amtmann » du village, qui lui fit observer qu'on pouvait voir le soleil de la Hochfluh, un des sommets qui dominent Gersau. Dans une esquisse en prose intitulée *Vers le soleil* (Upp till solen) — et vraisemblablement écrite vers la fin de l'automne 1886 — Strindberg rapporte ce fait et raconte comment, tôt un matin de novembre, il avait entrepris une excursion à la Hochfluh (22 : 94 s.). Avec une grande pénétration il enregistre minutieusement, au fur et à mesure qu'il monte, le paysage varié et les différentes zones de la végétation. La description de ses sentiments lorsque, entouré d'humidité et de froid, il aperçoit tout d'un coup le soleil au sommet, témoigne presque d'un culte solaire :

> « Puis je laisse le soleil sécher mes cheveux et mon pardessus, et réchauffer mon corps encore gelé. Je tire mon chapeau devant le générateur et le conservateur de l'Univers, fût-il d'hydrogène ou d'un élément primitif qui n'a pas encore été reconnu et qui se nomme hélium ! Il est le Père suprême qui, sans l'intervention d'aucune femme, donna naissance aux corps célestes, le Tout-puissant qui décide de la vie et de la mort, qui répartit la glace et la chaleur, l'été et l'hiver, les mauvaises et les bonnes récoltes ! » (22 : 98 s.).

C'est à Gersau que Strindberg écrivit son premier drame naturaliste, une « comédie contemporaine » intitulée *Maraudeurs* (Marodörer). Les années suivantes, il fera son entrée dans la littérature mondiale avec ses grands drames : *Créanciers* (Fodringsägare), *Mademoiselle Julie* (Fröken Julie) et *Père* (Fadern).

Vers la fin de 1886 et au commencement de 1887, il termine son autobiographie et prépare *Les habitants de Hemsoe* (Hemsöborna), roman folklorique sur l'archipel de Stockholm, et l'œuvre de Strindberg peut-être la plus appréciée dans son pays. En vue de

cet ouvrage il avait étudié Gotthelf, « un Suisse divin, devancier de son temps sous bien des rapports » (VI : 123).

Mais les séjours de Strindberg en Suisse touchaient à leur fin. Vers le 31 décembre 1886, il écrivit à Bonnier qu'il venait d'envoyer à l'imprimerie la dernière partie de son autobiographie : « Et dans huit jours *Le paysan français* sera terminé. Il ne me restera qu'à commencer une nouvelle année et une vie nouvelle d'homme et d'écrivain en me basant sur les expériences acquises à grand prix. Dans ce but nous partons pour la Bavière, pour un village sur le Bodensee, afin que je puisse contempler le paysan allemand, m'établir dans un pays bon marché et réduire de moitié les dépenses du ménage pour ne pas avoir besoin de travailler autant ni aussi vite que je l'ai fait jusqu'à présent » (VI : 132).

Dans la soirée du 9 janvier Strindberg quitte Gersau pour s'établir à Issigatsbühl, près de Lindau. Dès son arrivée il écrivit à Bonnier et à Heidenstam en exprimant son admiration pour l'Allemagne de Bismarck, surtout pour l'esprit militaire qui y régnait, et son dédain pour le « matriarcat » et la « mièvrerie pastorale » de la Suisse ! Il faut évidemment voir dans ces sorties l'attitude de plus en plus misogyne de Strindberg ; en même temps le sentiment d'être un surhomme allait augmentant chez lui.

Mais Strindberg n'avait pas traversé la frontière suisse pour la dernière fois. Pendant l'été 1887, alors que les formalités de son divorce sont déjà en cours, il fait quelques courtes visites à Gersau, à Genève et à Ouchy — pour se procurer peut-être des renseignements sur l'adultère dont il accusait sa femme.

Le temps que Strindberg passa en Suisse fut toutefois le temps le plus heureux de sa vie comme de son mariage. La preuve qu'il en était convaincu lui-même se trouve dans quelques lignes que l'on peut lire dans *Légendes* (Legender), un rapport par ailleurs peu édifiant des crises psychiques de l'auteur entre 1886 et 1897. Strindberg y décrit des événements extraordinaires, dont un rêve qu'il eut à Paris, où il vit la mort venir en libératrice :

> « Depuis cette nuit je me sens encore plus dépaysé dans ce monde et, comme un enfant fatigué qui a sommeil, je veux « rentrer à la maison », laisser tomber ma tête contre la poitrine d'une mère et dormir sur ses genoux ; une mère qui serait chaste épouse d'un dieu inconcevablement grand, qui se dit être mon père mais que je n'ose approcher.

» Ce désir est lié à un autre encore : celui de revoir les Alpes, en particulier la Dent du Midi, dans le canton du Valais. J'aime cette montagne plus que les autres, sans pouvoir me l'expliquer. La raison en est peut-être le souvenir que j'ai gardé de mes séjours sur les bords du lac Léman, où j'écrivis *Utopies,* et du paysage qui me « rappelait » le ciel.

» C'est là que j'ai vécu les plus beaux moments de ma vie, c'est là que j'ai aimé ! Aimé ma femme, mes enfants, l'humanité, l'univers, Dieu !

» Je lève les yeux vers les montagnes... » (28 : 324).

Sven-Gustaf EDQVIST.

(Traduit du suédois par Mme Dagmar Almenberg)